

## SCENE III.

LE PERE, RICHARD ET ROGER.

LE PERE.

Je n'y puis plus tenir...

RICHARD.

O changement fatal !

LE PERE.

S'il n'était qu'insensible,  
J'espérerais encor le vaincre et le changer  
Mais il est insolent, il se rit du danger.

RICHARD (à Roger.)

Pouvez-vous aussi l'ôner la barbarie ?  
 Rien ne peut faire effet sur votre âme endurcie !  
 Devant nous vous bravez le hasard des combats.  
 Un père, dites-vous, ne me combattra pas.  
 Qui, mais si vous voyiez sa colère enflamée ;  
 Si devant vos remparts conduisant son armée,  
 Il menaçait vos jours ; en voyant son courroux,  
 Je vous verrais, Roger, tomber à ses genoux.

ROGER.

Si je ne pouvais faire aucune résistance,  
 J'oserais de mon père implorer la clémence ;  
 Mais tant que je pourrais conserver quelque espoir,  
 Obéissant, Richard, à la voix du devoir,  
 Je tiendrais mon épée et combattrais sans craindre.

LE PERE.

Te te moques de moi, je saurai te contraindre  
 A me livrer ce fort, puisque tu ne veux pas.  
 J'ai là sur mes vaisseaux plus de mille soldats  
 Qui se sont aguerris au milieu des batailles,  
 Et qui vont dans ton fort semer les funérailles,  
 Ils n'ont pas entendu tes furieux contre moi.  
 Rend-les-en grâces au ciel pour ton fort et pour toi.  
 Car ils auraient saisi les ars armes vengeresses  
 Et leurs bras valeureux vous eussent mis en pièces.  
 Et maintenant encor je n'aurais qu'un clin-d'œil  
 A faire, et parmi vous ils semeraient le deuil.  
 Ils sont ici tout prêts ; tremble que ma colère  
 Ne les lance sur toi.

ROGER.

Sur moi seul, ô mon père ?  
 Non, j'ai des compagnons que m'a donnés Louis :  
 Ce sont de vieux soldats qui valent un bon prix.